

## Article

---

« Dans l'autre peau : Giorgia Volpe [Le Lieu, centre en art actuel | Québec] »

Mariette Bouillet

*Inter : art actuel*, n° 80, 2001-2002, p. 59.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/46077ac>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [erudit@umontreal.ca](mailto:erudit@umontreal.ca)

# Dans l'autre peau

Mariette BOUILLET



*L'infini turbulent, La vie dans les plis, Ailleurs, La nuit remue, Façons d'endormir, Façons d'éveiller, Face à ce qui se dérobe, Déplacements, L'espace du dedans, Dégagements, Émergences-Résurgences* : nombreuses sont les œuvres de Henri MICHAUX sous la constellation desquelles le travail de Giorgia VOLPE révèle des correspondances.

Lorsqu'il parle de *La vie dans les plis* au pays des *Meiosems* où jamais une forme ne s'arrête à elle-même, lorsqu'il exalte le monde comme le théâtre mouvant d'une perpétuelle métamorphose, « qui englutit et refait des métamorphoses »<sup>1</sup>, lorsqu'il cherche ce qu'il est à lui-même à travers ces mutations, ces passages, ces états provisoires, lorsqu'il raconte son vide, la perte de la demeure, la perte de son tempo, la dislocation du monde, la séparation tragique d'avec soi-même, c'est autour du corps et de l'espace que son œuvre, « cette immense courbe qui épouse toutes les variations successives d'un être »<sup>2</sup>, inépuissablement, s'enroule et se déroule.

C'est le corps de la demeure primordiale, à la mesure duquel tout trouve son origine et son chemin ; c'est le corps-dialogue où se fait « le passage d'autrui en moi et de moi en autrui »<sup>3</sup>.

« J'espère peut-être pouvoir m'adresser à un être ou qu'un être viendra à moi »<sup>4</sup>, souhaite le personnage de Plume, ce mystérieux *alter ego* de l'écrivain. L'absence du corps devient dès lors « le plus grand vertige, la souffrance sans lieu, impossible à nommer »<sup>5</sup>.

« Il n'y aura donc jamais personne pour avoir un corps ici »<sup>6</sup>, soupire le poète de son exil intérieur d'où il s'exclame aussi : « Ah ! s'il était possible d'être un jour dans le corps d'un autre. »<sup>7</sup>

Outre les expériences mescaliniennes, les formes en mouvement de sa peinture et de ses dessins, dont il dit que « Leur mouvement devenait [s]on mouvement »<sup>8</sup> et où il mit en sommeil les mots (« mots-pensées, mots-images, mots-émotions »<sup>9</sup>), témoignent avec fulgurance par cet agir-sentir à l'état pur qui les caractérise où chaque action est habitée par la sensation, la sensation prolongée en action, de cette expérience métaphysique d'un homme qui cherche à prendre conscience de son corps, de sa propre situation dans son corps, d'un homme qui cherche à ancrer l'espace, à trouver pour son être un habitat qui rendra possible le va-et-vient essentiel et constant de soi-même à autrui et au monde.

Dans l'expérience de cette « intercorporité »<sup>10</sup> qui est ce « passage d'autrui en moi et de moi en autrui », dans la manifestation du corps comme d'un espace à habiter et dans le jeu des métamorphoses, l'installation et l'action de Giorgia VOLPE, *Dans l'autre peau*, semblent marcher à leur façon dans le sillon tracé par le poète inquiet.

La juxtaposition, en noir et blanc, sur tous les murs de la galerie d'empreintes numériques en sé-

rie faites à partir de photographies de plis de corps crée un assemblage de fragments corporels multipliés dont la prolifération développe un mouvement organique en perpétuelle métamorphose, un autre corps, un corps fragmenté, qui revêt « l'espace pour faire de l'espace un autre corps à habiter »<sup>11</sup>.

Cet organisme en soi, « tout en déconstruisant la totalité anatomique de la forme humaine dont il n'est déjà plus issu [...] s'impose comme une forme en formation capable d'être à soi-même sa propre origine, sa propre morphogenèse »<sup>12</sup> et fait de l'espace un espace pénétrable imprégné de corporalité. Si cet enveloppement, « semblant désireux de rentrer en lui-même »<sup>13</sup>, par cette courbe du pli qui rentre et qui sort, a pu être perçu par certains comme une abstraction, il s'agirait plutôt, comme le soulignait Francis BACON à propos des peintures de Henri MICHAUX, d'un « effort pour atteindre, par des voies détournées, une nouvelle définition de la figure humaine »<sup>14</sup>.

Par l'extension dans l'espace et dans le temps de son langage plastique, l'action de Giorgia VOLPE développe l'expérience corporelle d'une métamorphose, d'une forme en formation, d'une *Vie dans les plis, d'une pulsation, d'un espace habitable* qui livre toute sa peau au contact enveloppant d'une peau étrangère par le gainage complet de son corps dans une sorte de bas de laine infini. Moulé par le tissu élastique, le déplacement continu de son être dans cette nouvelle peau révèle le mouvement d'un corps qui prend conscience de lui-même, le mouvement de la vie qui n'est autre que l'inquiétante forme en travail.

Mouvement de l'état provisoire et changeant de l'être. Respiration.

En sa présence, ces autres paroles de Henri MICHAUX me reviennent à l'esprit : « Quand je ne souffre pas, me trouvant entre deux périodes de souffrance, je vis comme si je ne vivais pas. Loin d'être un individu chargé d'os, de muscles, de chair, d'organes, de mémoire, de desseins, je me croirais volontiers, tant mon sentiment de la vie est faible et indéterminé, un unicellulaire microscopique, pendu à un fil et voguant à la dérive entre ciel et terre, dans un espace incirconscrit. »<sup>15</sup>

Ainsi, l'étroitesse moulante du tube de tissu, où se meut l'artiste enveloppée, me semble l'expérience amplifiée et la métaphore de cette limite que

L'art est ce qui aide à tirer de l'inertie. Je suis de ceux qui aiment le mouvement, le mouvement qui rompt l'inertie, qui embrouille les lignes, qui défait les alignements, me débarrasse des constructions. Mouvement, comme désobéissance, comme remaniement.

Henri MICHAUX, dans *Émergences-Résurgences*



le poète nous invite à chercher pour se sentir exister : « Qui se trouve au royaume des cendres plus de chemin ne trouve. »<sup>16</sup> Pour mesurer l'espace, pour exercer ce métier d'arpenteur instinctif qui est le sort commun, on doit trouver une frontière, une borne, un terrain.

À cette réflexion qui émerge des écrits de MICHAUX « que l'on ne saurait se mesurer sans arpenter le monde »<sup>17</sup> répond le corps de Giorgia VOLPE qui avance en rampant, à tâtons, qui fraie son chemin, qui ouvre son passage à l'intérieur de cette gaine devenue seconde peau, en se glissant à travers les êtres qui l'entourent, en se heurtant à eux, en les touchant dans un contact éphémère, parfois conscient, parfois hasardeux...

La longue gaine de tissu habitée qui circule entre les gens dans l'espace figure peut-être le fil invisible qui nous lie les uns aux autres le temps d'une rencontre ou tout au long de nos vies. Pris dans les plis de son mouvement, nous la suivons, entraînés, et descendons les escaliers du Lieu qui mènent à la cave. Sur les murs, des fragments organiques enveloppés, telles des chrysalides, semblent attendre le moment de la métamorphose. Au bout du couloir en entonnoir, où tous les corps des gens présents se rapprochent et se serrent, ce fil d'Ariane, qui semblait ne mener nulle part, est aspiré en continuum par une grande bouche projetée où finit par disparaître, avalée, la figure humaine qui, au bout de son voyage transitoire, retrouve son ancrage, l'espace de son propre corps.

1 Henri MICHAUX, *Ailleurs*, Gallimard, p. 240.

2 Raymond BELLOUR, *Henri Michaux*, Gallimard, p. 81.

3 MERLEAU-PONTY, *Le Visible et l'Invisible*, Gallimard, p. 112 et p. 185.

4 Henri MICHAUX, *Plume*, Gallimard, p. 15.

5 Raymond BELLOUR, *op.cit.*, p. 57.

6 Henri MICHAUX, *La nuit remue*, Gallimard, p. 46.

7 Henri MICHAUX, *Passages*, Gallimard, p. 106.

8 Henri MICHAUX, postface de *Mouvements*, Le Point du jour, N.R.F., 1951.

9 Henri MICHAUX, *Passages*, Gallimard, p. 83.

10 MERLEAU-PONTY, *Ibid.*

11 Giorgia VOLPE *dixit*.

12 Georges Didi HUBERMAN, *L'empreinte*, Éd. Centre Georges-Pompidou, p. 99.

13 Henri MICHAUX, *Émergences-Résurgences*, Gallimard, p. 15.

14 Francis BACON, interview Galerie Daniel Cordier, Francfort, février 1959; propos retenus et présentés par Kurt LEONARD in *Catalogue de l'exposition Henri Michaux*, Hanovre, Kestner-Gesellschaft, 1972, p. 27.

15 Henri MICHAUX, *La vie dans les plis*, Gallimard, p. 49.

16 Henri MICHAUX, *La nuit remue*, Gallimard, p. 50.

17 Raymond BELLOUR, *Henri Michaux*, Gallimard, p. 217.